

DU NOM-DU-PERE AUX NOMS DU PERE : LA TRACE D'UN PAS

Christian Dubois

« Qu'est-il resté de Thomas ?  
Une inscription : il voulait le royaume de Dieu sur la terre.  
Qu'est-il resté de Beethoven ?  
Un homme morose à l'in vraisemblable crinière qui prononce d'une voix sombre : "es muss sein".  
Qu'est-il resté de Franz ?  
Une inscription : après un long égarement, le retour ».

Milan Kundera, *L'Insoutenable légèreté de l'être*,  
6ème partie : La Grande marche, ch. 29.

(161)A un jeune homme psychotique, qui a perdu son père depuis deux ans et qui ne peut quand il relate un événement nommer les gens ou les lieux de leur nom - le nom peut donc passer par la chausse-trape de la forclusion - devant son extrême angoisse devant ses productions graphiques (des croix, quelques ronds, des rectangles), face à ses écritu(res) par lesquelles il essaie d'écrire le rien, le trou, la mort, il m'est arrivé de lui dire que le nom est bien souvent ce qui reste de nous après la mort, que le nom ne disparaît pas. Que sur ces croix - des cimetières, me précisera-t-il - sont écrits le nom, deux dates et parfois quelques mots.

(162) Dans son *Séminaire du 20 novembre 63*, **Lacan** annonce qu'il aurait essayé cette année-là de cerner les progrès concernant le nom du père. Quels progrès nous laisse-t-il entrevoir ?

Pour forger le Nom-du-Père, **Lacan** est lecteur de **Freud** : sa conceptualisation est le résultat d'une lecture freudienne de **Freud**. Cependant il précise que **Freud** « *trace le clivage d'un chemin qui va infiniment plus loin structurellement que la borne qu'il a posée : le meurtre du père* ».

La voie proposée par **Lacan** pour dépasser l'impasse freudienne, c'est le nom, l'écriture. Le père - mythique - de la horde primitive ne peut être qu'un animal. Mais notons tout de suite - avec **Lacan** - que **Freud** l'appelle totem, cet animal. Or, le totem n'est déjà plus cet animal naturel : il a une fonction d'organisation culturelle. Il y a une béance - un pas - entre l'animal et le totem, c'est là que **Lacan**, tout en étant freudien, fait un pas de plus : ce qu'il faut mettre à la place du père-animal, c'est le totem en tant qu'il est un nom.

Et la voix est essentielle à l'accomplissement de ce pas pour appréhender cet innommable, au-delà de la parole : « ... *qui au-delà de celui qui parle au lieu de l'Autre et qui est le sujet, qui y a-t-il dont le sujet chaque fois qu'il parle prend la voix ?* » <sup>1</sup>.

« *L'Autre ne saurait être confondu avec le sujet qui parle au lieu de l'Autre, ne serait-ce que par sa voix* ». Celle-ci témoigne donc d'une altérité radicale. La voix est donc porteuse de cet effet de coupure au lieu de l'Autre. Qui n'est d'ailleurs surpris de s'entendre enregistré ? S'entendre être entendu provoque une certaine vacillation. **Dolto** soutient qu'avant que l'enfant soit nommé légalement par son patronyme - soit avant sa reconnaissance - ce qui s'inscrit chez lui sans référence

1J. LACAN, 20 novembre 1963.

signifiante au père provient de l'imaginaire de la mère. Dans celui-ci, les sonorités de sa voix quand elle parle du père, dit-elle, mais on peut ajouter que les sonorités (163) de la voix paternelle ont plus de valeur signifiante pour l'enfant que « *le nom du père en tant que mot* »<sup>2</sup>.

Il y aurait donc un premier effet de coupure - mais de coupure par la présence d'une voix transmise par le corps à l'enfant - et ce ne serait que plus tard que le père - symbolisé par son nom - prendrait toute son importance.

Intuitivement, on sent bien qu'il y a un lien entre la voix et la nomination. **Lacan** propose que ce lien du nom et de la voix soit responsable du caractère de trait d'esprit du jeu de mot sur le nom propre, soit de l'instauration d'un fonctionnement proprement langagier<sup>3</sup>. Le nom est une trace ouverte à la lecture. Y est imprimé quelque chose, quelque potentialité pour un sujet de parler.

De quelle lecture s'agit-il ? Dans *L'Identification*, **Lacan** pose la question de ce qu'est un nom propre pour en arriver à celle de ce qu'est un signifiant. La première question ouvre à l'autre : ce n'est pas une coïncidence, mais une nécessité. Tout humain porte un nom. Mais que faut-il pour que le nom vienne à nous porter ?

On convient d'habitude que le nom propre identifie le sujet. Or, précisément, les énoncés d'identité sont loin de ne poser aucune difficulté, malgré que nous les utilisons sans y faire attention. Dans un livre intitulé *Naming and necessity* traduit par *La Logique des noms propres*, bien qu'il me paraisse plus exact de traduire "La logique de la nomination" (cfr la forme naming = acte de donner un nom) **S. Kripke** - et sur ce point **Kripke** et **Lacan** sont sur la même longueur d'onde - note que

2F. DOLTO, *Séminaire de psychanalyses d'enfant*.

3J. LACAN, *Ecrits*, p. 561.

"**Freud est Freud**" par exemple <sup>4</sup>, cela a l'air d'aller de soi, mais pourtant cela ne veut absolument (164)rien dire. Même si on détermine un "faisceau de qualités" concernant la personne en question, il faut :

1. - convenir qu'un nom n'est pas une description,
2. - nier qu'un particulier n'est rien d'autre qu'un ensemble convergent de qualités.

Ainsi **Kripke** note que le problème des énoncés d'identité est à ce point difficile que l'identité pour certains philosophes ne serait pas une relation entre un objet et lui-même, mais une relation qui s'applique à deux noms qui désignent le même objet <sup>5</sup>. On le voit, ce type de théorisation ne résout nullement le problème de l'identité et aurait plutôt tendance à s'en débarrasser. Or **Lacan** note très finement <sup>6</sup> que si "a est a" ne signifie rien, c'est ce rien qui a valeur positive pour dire ce que cela signifie. C'est ce rien qui est essentiel dans ce moment d'instauration de la signifiante. C'est que les énoncés d'identité, par où se manifeste notre présence au monde, ne peuvent être établis de façon imaginaire sur base "d'évidences" imaginaires telles un ensemble de qualités, mais renvoient au point d'encrage de notre fondement de ce que nous sommes, de ce que nous sommes comme sujet dans notre rapport au signifiant.

Et **Lacan** d'insister que s'il prétend qu'il n'y a nulle tautologie à dire a est a, ce n'est absolument pas pour dire que le 1<sup>er</sup> a est différent du 2<sup>ème</sup> au sens où il voudrait dire des choses différentes, mais, d'une façon plus structurale que c'est dans le statut même du signifiant qu'il est inscrit que a ne peut être a. Autrement dit, que le signifiant renvoie à la différence absolue, non pas à la différence qualitative, soit à une altérité radicale : celle du signifiant à lui-même qui introduit donc l'Autre comme tel dans son inscription et séparé

---

<sup>4</sup>L'exemple n'est évidemment pas celui donné par KRIPKE.

<sup>5</sup>S. KRIPKE, *La Logique des noms propres*, p. 95.

<sup>6</sup>J. LACAN, Séminaire sur *L'Identification*.

de cette inscription même. Entre les deux a, il y a ce que **Lacan** a appelé : la trace d'un pas, soit la distance qui sépare la trace d'un pas, qui une fois lue "pas" peut venir écrire le pas de la négation. « *La distance qui sépare ce pas de ce qu'est devenu phonétiquement (165) le pas comme instrument de la négation, ce sont là les deux extrêmes de la chaîne, c'est entre ces deux que le sujet peut surgir et nulle part ailleurs » <sup>7</sup>.*

La lecture dont il s'agit ici est celle identifiée par **Lacan** comme la "lecture du signe", lecture d'avant l'écriture, c'est-à-dire d'avant l'usage phonématique de la langue. C'est celle où un signe est lu, pris pour objet et nommé du nom de l'objet qu'il pouvait venir représenter. Du même coup, le sujet peut s'apercevoir que ces signes peuvent venir porter des phonèmes, c'est-à-dire que le signe lu vient comme à se détacher de ce que d'une certaine façon il pouvait venir représenter. Cette lecture est donc coupure : séparation. Dès lors, un renversement est possible : là où un élément langagier était venu lire un signe en le nommant du nom de l'objet, ce signe peut venir écrire cet élément langagier et donc servir à connoter la phonématisation.

Nous avons donc deux opérations, la lecture et ce renversement (phonématisation) : ces deux opérations seront celles de la nomination, identifiée par **Lacan** comme la naissance du sujet de l'inconscient. Cette mise en place du fonctionnement langagier de la parole laisse donc apparaître un "vide", un réel... celui précisément que **Lacan** essaie de cerner dans la séance unique "des noms du père". Vide qui est le vide de l'Autre que **Freud** peuplait par le mythe du père de la horde.

Alors l'identité de soi repose donc, non sur une identité de ressemblance ou de dissemblance, mais sur l'identification à un trait distinctif, c'est-à-dire séparé de lui-même, à un trait unaire, c'est-à-dire un figuratif effacé. Identité qui repose sur le fait que le signe s'efface au profit du signifiant.

---

<sup>7</sup>J. LACAN, Séminaire sur *L'Identification*.

A suivre ce pas de **Lacan**, on comprend mieux que si le père, dans les Séminaires sur la métaphore paternelle organisait une séparation de la mère et de l'enfant, celui de la nomination organise une (166) séparation qui passe à l'intérieur même du sujet : c'est de soi-même qu'on a à se séparer pour advenir sujet. Ce qu'on savait déjà : la coupure passe entre l'enfant et le placenta. Mais le vide auquel la lecture subjectivante du signe ouvre, peut provoquer l'horreur.

**Angelino** est un adolescent psychotique. Cette psychose, je la qualifierais d'horreur du sujet, de la subjectivité. Elle montre combien la lettre, en tant que trace de cette altérité radicale, peut devenir l'élément persécuteur même.

Exemple : **Angelino** trouve une vis. La fente de la vis, il la lit i. Mais que ce i se retrouve dans le réel et dans son nom ouvre un espace - qui serait celui de l'homophonie - qui ne le divise pas mais le dédouble, d'où une série de questions/assertions pour se "rassurer" : **Angelino** est **Angelino**, il n'est pas la vis... ou ce qu'il chante "io **Angelino**" <sup>8</sup>. Mais il dira encore : "Je suis différent". Soit encore, il a en poche un bouchon de plastique vert, un morceau de verre (blanc)... Le signifiant "vert" le désigne parce que "**Angelino** a les yeux verts". Mais cette homophonie verre-vert, cet effet métaphorique de lecture où il lit sa trace, peut parfois suffire à le dédoubler : c'est donc bien le signifiant, en tant qu'écrit qui porte l'effet persécuteur. On peut dire que c'est la structure langagière elle-même, c'est-à-dire ce qui la différencie d'un code qui le menace directement puisqu'elle renvoie à cette question : est-ce que le plastique, c'est du vrai plastique, est-ce un vrai **Angelino**... ? Mais l'espace qu'ouvre cette question est insupportable. Le rien que signifie "**Angelino** est **Angelino**"

---

<sup>8</sup>Notons que io signifie je en italien, qui est la langue du père. Mais encore que cette lettre o précise son identité sexuée : Angelino a une cousine nommée Angelina. Angelino - prénom italien - est parfois "francisé" par les parents qui coupent par là un peu la référence au père et sème davantage la confusion : ce prénom "francisé" désigne tant une fille qu'un garçon...

provoque l'horreur. Car, que signifie du "vrai" plastique, "vrai" **Angelino** ? Quel statut de la vérité pour lui ? A propos du plastique : une boîte - en plastique - contenant de la plasticine le renvoie à **Plastic Bertrand**. Alors, après un cheminement comparable à celui décrit plus haut, il finira par me demander : est-ce une "Plastique de Boîte" ?

(167)Entre **Plastic Bertrand**, "Plastique de Boîte" et une boîte de plastique, y a-t-il ce jeu de langage suffisant à ce qu'une place soit ouverte où il peut se tenir comme sujet ? Peut-on y voir ce "pas de sens", ce trait d'esprit tel que nous en parlions plus haut ? Peut-être dans la mesure où, chantant une chanson de **Plastic Bertrand**, il accepte de dire qu'il chante comme lui. Confronté à l'abîme qui s'ouvre pour lui quand se déploie un jeu d'homophonie, **Angelino** répète souvent : "**Angelino** - jeune homme - toute sa vie". Alors, bien sûr, puisqu'il ne trouve pas de trace pour fonder le non rapport sexuel, le non identique à soi, et parce qu'il ne peut, face à ce manque dans l'Autre, faire appel au Nom-du-Père, il est obligé de tenter de fonder son identité sexuée par cette concaténation holophrasée. Mais la forclusion du nom du père ne l'entraîne-t-elle pas à l'horreur de la nomination ? Celle où il est lecteur de l'une de ses traces : ce qu'il lit, il ne semble pas pouvoir l'accepter. Mais la question reste : est-ce que **Angelino** insiste sur jeune homme toute sa vie ou jeune homme toute sa vie ? Il semblerait qu'il essaie de fonder son identité sur un un toujours univoque semblable et non sur un un qui ouvre à l'équivocité, sur un un unitif et non distinctif.

La nomination - en tant qu'équivalente à la lecture du signe - est d'une certaine façon ce qui fait trou : elle a rapport de ce fait avec l'innommable en tant qu'elle creuse une place qui pourra être celle du sujet de l'énonciation.

*« Dans l'acte d'énonciation, il y a cette nomination latente qui est concevable comme étant le premier noyau comme signifiant de*

*ce qui ensuite va s'organiser comme chaîne tournante* »<sup>9</sup>. Le nom propre a cette affinité avec quelque chose de l'ordre du trait, de la lettre en tant qu'elle est un figuratif effacé. **Lacan** va s'opposer - dans ces séances sur le nom propre - à la conception de **Russel** et de **Gardiner**, en ceci qu'elles échouent à articuler une fonction du sujet défini comme effet du signifiant.

Le nom propre est une marque (un trait) : ce qui le caractérise, c'est son lien à l'écriture. Et ce rapport à l'écriture est double : (168) en tant que marque ouverte à la lecture, le nom propre est coupure. Mais il est aussi suture : en tant que point d'arrimage du sujet dans l'Autre. Il est donc matrice - au sens matriciel en mathématique - c'est-à-dire qu'il ouvre pour un sujet la possibilité de soutenir son énonciation du rien auquel il renvoie. Chaque fois que le sujet s'engage dans sa parole, il élide - le mot est de **Lacan** - « *le nom de ce qu'il est en tant que sujet de l'énonciation* »<sup>10</sup>, mais en même temps il se dit, rétroactivement et non plus est dit.

En ce sens, le nom propre est la marque où le générique vient à se séparer du générationnel : en tant qu'il renvoie à la différence pure, contrairement à ce que le névrosé croit, il ne prescrit de suivre ou de rejeter aucun héritage, il renvoie à ne se reconnaître sujet que dans la coupure. Mais il est aussi point d'arrimage jamais tout à fait séparé d'une certaine idéalisation, d'une certaine héraldique, et en tant que tel, nous fait dépendant d'un Autre régi par ses lois et son histoire propre. Le rapport à l'écriture - et au nom - est donc toujours, et doublement, mise en acte d'une place : celle du désir de l'Autre. La nomination, si elle est cette lecture qui sépare la trace de la chose, renvoie donc tout de suite à la « *coalescence la plus primitive du signifiant avec la négation* ».

Donc, en quelque sorte, nous pouvons retrouver ici le caractère

---

9J. LACAN, Séminaire sur *L'Identification*.

10J. LACAN, Séminaire sur *L'Identification*.



bifide du nom du père et si au terme de ce parcours on peut identifier nom du père (sans majuscule ni trait d'union) avec nomination, il faut concevoir que celle-ci comprend deux opérations : l'une de lecture, d'effacement. C'est "nommer à" désignant le lieu d'où on parle, rappelant que quelque écrit (nom) peut venir fonctionner à la place - vide - du père mort. Nommer à c'est tout autant nous attribuer une place que nous couper de cette place-même : elle est de structure inoccupable totalement.

Mais cette trace lue creusant le réel doit, d'une certaine façon, être "reçue", admise par... les autres traces. Cette organisation en chaîne, c'est le "renversement" dont parle **Lacan**, c'est-à-dire la phonématisation : la trace peut venir écrire autre chose. Si **Lacan** insiste : « *le nom (169) propre est lié - non pas à la phonématisation comme telle - mais à ce qui déjà dans le langage est prêt à recevoir cette information du trait* », il n'en reste pas moins que cette opération est identifiée par lui comme ancrage dans l'Autre.

*« Un être qui peut lire sa trace, cela suffit à ce qu'il puisse se réinscrire ailleurs que là d'où il l'a portée, cette réinscription, c'est là le bien qui le fait dès lors dépendant d'un Autre dont la structure ne dépend pas de lui. »*<sup>11</sup>

Deux opérations donc : l'une - la nomination - de déliaison, l'autre - qui correspond davantage à la "fonction paternelle" de re-liaison. D'une certaine façon, **Angelino** butait sur cette lecture, on peut dire qu'il est lecteur mais que ce qu'il lit ne peut en aucun cas être accueilli par lui autrement que comme persécuteur. Le sujet est donc celui qui sait lire, donc effacer, celui qui remplace ses traces par sa signature, soit quelques traits qui peuvent être extrêmement réduits : une croix, mais cela suffit à être reconnu par l'Autre - social - comme auteur d'un acte.

---

<sup>11</sup>J. LACAN, Séminaire *D'un autre à l'Autre*, 14 mai 69.

Le nom propre identifie le sujet mais n'est donc pas le nom du sujet puisqu'il renvoie tout autant à ce qu'il faut perdre pour le devenir. Plutôt donc l'objet minimal qui doit être lu pour qu'un sujet puisse advenir dans la coupure. Il ne représente pas le sujet mais inaugure la possibilité pour qu'un signifiant vienne à le représenter pour un autre signifiant. Cette duplicité du nom propre - à la fois coupure et suture - nous pouvons la retrouver chez un certain nombre d'écrivains au nombre desquels on trouve, par exemple, **M. Duras**. « *On ne peut écrire sous le nom de son père* »<sup>12</sup>. Point n'est besoin de pousser aussi loin que **Duras** ne l'a fait, la réduction du nom à quelque chose qui, précisément, n'a plus aucune épaisseur, aucune étoffe (cfr Monsieur Obscur, "vous", anonymat,...) pour se rendre compte que la création artistique nécessite cette déliaison. Une question demeure cependant : quel est le statut des "noms d'auteurs", des pseudonymes ? Est-ce (170)venir redoubler cet effet de déliaison qui - si on a bien voulu suivre cet exposé - est au principe de toute nomination ?

Ce n'est sans doute pas par hasard si **M. Blanchot** dans *La Communauté inavouable* parle, à propos de l'oeuvre de **M. Duras**, de l'émergence d'une voix dont l'origine échappe, d'une voix implacable qui dispose de tout... C'est qu'à réduire à ce point la nomination, l'altérité ne se soutient plus que d'une voix originelle. Quoi qu'il en soit, l'affirmation de **Duras** que j'ai rappelée ci-dessus pose d'une certaine façon la question de la psychanalyse : du père, peut-on se passer ?

On voit au terme de ce parcours comment mettre le nom au niveau du père de la horde, c'est d'une certaine façon localiser le meurtre du père : c'est apporter l'idée d'une trace, d'un un qui se barre et du même coup fonctionne comme interdit du Tout. Mais c'est donc ouvrir une béance par laquelle le pas-tout s'inscrit dans le champ de la parole.

---

<sup>12</sup>M. DURAS, *Les Parleuses*.

Alors, pour conclure, je dirai qu'il m'est arrivé de me demander pourquoi **Lacan** avait intitulé son recueil principal de textes "Ecrits" et pourquoi ce style qui en rend l'accès si difficile. Il me semble que ce n'est peut-être pas sans rapport avec l'effet subjectivant que la lecture d'un écrit peut avoir : lecture au sens fort telle qu'envisagée ci-dessus, qui ouvre des brèches et invite - comme il le précise - le lecteur à y mettre du sien. Même si - le plus souvent ? - l'effet peut être tout à fait autre : la religiosité n'est pas toujours absente de nos travaux. Je ne suis d'ailleurs pas sûr d'avoir pu l'éviter.